
Pour la Musique Moderne Française

J'approuve en tous points (j'ai eu l'occasion de le dire ici-même) les protestations légitimes que font entendre certains de nos grands musiciens français à propos de l'indifférence que le public, et, ce qui est plus grave, les artistes, en général, semblent professer à l'endroit de la musique française contemporaine.

Je comprends parfaitement une telle indignation, et je la partage. Dissions-nous, moi, et quelques autres, encourir le blâme de certains scolastiques guindés, voire même subir les jappements scandalisés de quelques roquets bourgeois, nous n'en livrerions pas moins le bon combat, car il s'agit en l'occurrence de défendre l'une des branches les plus nobles de notre patrimoine national : l'art musical moderne français.

« Trop de musique classique ou étrangère ! disent nos compositeurs ; la place qui nous est réservée dans les programmes des innombrables concerts donnés chaque année à Paris, est insignifiante ; nous jouons constamment le rôle du parent pauvre. »

Cela est vrai, et cet état de choses serait simplement ridicule s'il n'était odieux.

Certes je rends, et nous rendons tous le plus profond hommage aux grands classiques dont beaucoup furent allemands. Mais n'est-il pas navrant de constater la presque indifférence que l'on éprouve pour la merveilleuse pléiade de musiciens français que nous possédons actuelle-

ment ? Car, il faut le dire, et le redire bien haut : ~~nul pays au monde~~ ne peut rivaliser sur ce point, avec le nôtre. Où trouverait-on à l'étranger l'équivalent d'un tel aréopage ? Quels noms pourrait-on opposer à ceux de Debussy, de Chausson, de Duparc, d'Albéric Magnard, de Chabrier, de Ravel, de Gabriel Fauré, de Vincent d'Indy, de Florent Schmitt, de Roussel de Bruneau, de Rabaud, etc. ? Hélas ! il n'est nullement paradoxal de dire, que sorti d'un certain milieu, où ces noms glorieux sont unanimement estimés et admirés, ils sont à peu près inconnus de la masse du public. Pourquoi ? Parce que les véritables artistes sont rares — j'entends ceux-là qui, trop modestes pour se faire de la musique un piédestal, prétendent n'en demeurer, au contraire, que les humbles mais fidèles serviteurs.

Mais, si à Paris, véritable foyer des intellectuels, temple de l'art et de la beauté, l'indifférence pour nos grands musiciens est un fait accompli, que penser de l'ostracisme dont, en province, ils sont frappés !

Soumettez à un directeur de « philharmonique » quelconque un programme de musique moderne française, et vous verrez comment, le plus souvent, vous et votre programme serez accueillis.

Avisez-vous de jouer en province la *Sonate* pour piano et violon de Magnard, celle de Debussy ou bien encore la 2^e de G. Fauré et jugez de l'ahurissement de vos auditeurs !

Il m'a été donné de constater, hélas ! qu'un musicien de génie tel que

Chausson pût demeurer assez étranger à ses compatriotes pour qu'après plus de 50 ans d'âge il ait été nécessaire, pour qu'ils soupçonnassent son existence, que de jeunes artistes vîssent révéler aux soi-disant mélomanes d'une grande ville du midi, le chef-d'œuvre incomparable qu'est son admirable *Concert* !

Cela n'est-il pas navrant ?

N'est-il pas désolant qu'un génie aussi essentiellement français que Gabriel Fauré soit encore si éloigné de la masse ? que Debussy lui semble un être falot, Ravel un monstre, Magnard, Vincent d'Indy, Florent Schmitt des êtres tintamarresques bons tout au plus à assourdir leurs contemporains. Quelle misère !

Mais à qui la faute si un tel état d'esprit règne encore parmi le public ? A qui la faute si cette musique ne fait encore les délices que des seuls initiés ? A qui la faute si elle ne devient pas populaire ? Tout simplement aux artistes qui, dans la crainte de n'obtenir point le succès qu'ils escomptent et par peur des moindres recettes, n'hésitent pas à sacrifier précisément beaucoup trop au goût du public au lieu de chercher par de fréquentes et enthousiastes exécutions à en faire goûter et apprécier les beautés.

Le public est ainsi fait que, le plus souvent, son admiration est un peu conventionnelle. Il lui faut des noms consacrés de temps immémoriaux, et alors même qu'une œuvre classique l'ennuierait profondément (cela arrive) le prestige du nom de l'auteur fera qu'il n'osera jamais l'avouer. Le public est, en général, réfractaire à la nouveauté, il est peu disposé à aimer ce qu'il ne connaît pas. Nombre d'artistes peu scrupuleux exploitent à leur profit personnel ses tendances, forcément un peu rétrogrades : de là tout le mal.

L'art grec était essentiellement populaire, et il ne pouvait pas ne pas

l'être car les contemporains de Sophocle, d'Homère et de Phidias se retrouvaient tout entiers dans les géniales conceptions de ces titans. C'est que l'art était alors franchement national. Sous le ciel de l'Attique il n'existait pas d'art secondaire : le goût des Hellènes n'étant pas faussé par celui-ci, ils admiraient sans réserve. Tout le génie de la race s'étalait superbement alors et faisait vibrer harmonieusement tous les cœurs.

Nous possédons cet art national, où toutes les qualités françaises étaient non moins splendidement leur incomparable richesse. Sachons donc, dégagés de toute influence étrangère, sachons l'honorer et l'aimer comme il convient : apprenons à aimer notre musique. Laissons-nous aller au charme, à l'élégance exquise d'un Fauré, à la subtilité un peu précieuse d'un Debussy ou d'un Ravel, à la sublimité d'un Chausson, à l'esprit d'un Chabrier, à la rudesse même un peu ancestrale d'un Magnard ou d'un Vincent d'Indy, au coloris vibrant d'un Florent Schmitt, d'un Rabaud ou d'un Bachelet, à l'austère grandeur d'un Guy Ropartz ou d'un Bruneau, et toutes ces qualités multiples qui sont *nôtres* nous feront aimer *notre* musique, car, je le répète, elle est digne de la plus profonde admiration.

J'estime que l'art est un sacerdoce, et que n'est vraiment un artiste que celui qui a conscience d'accomplir religieusement sa mission : il comporte aussi la défense des intérêts de nos grands compositeurs et c'est faire preuve du patriotisme le plus ardent que d'essayer de défendre leur musique — notre musique française ! Mais, pour faire partager au public l'admiration qu'elle nous inspire, faut-il encore la lui jouer avec tant d'âme, de feu sacré, de conviction profonde qu'à force d'enthousiasme, l'auditoire, vaincu, ému par sa beauté s'élève avec nous jusque aux purs sommets, et le cœur dilaté pleure enfin de l'avoir si longtemps méconnue.

EDMOND BASTIDE.